

LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

RZECZPOSPOLITA POLSKA

20 c.

Paraissant deux fois par mois en français
et deux fois en polonais

Rédaction et Administration :
216, Bd Raspail, Paris (14^e) - Tél. : Fleurus 14-95

2^e Année. — N^o 30. — 1^{er} MAI 1918.

Abonnements :
Un An : 8 fr. — Six Mois : 4 fr.

SOMMAIRE

La Pologne et l'Alsace-Lorraine, par René PICHON. — Les Polonais et la question polonaise, par CARDANUS. — La Pologne et les empires centraux, par A. MEILLET. — L'Oubli, par Stefan ZEROMSKI. — L'industrie pétrolifère en Galicie, par Lubomir RAWICZ. — Seigneurs de Prusse, par UNE BERRICHONNE.

La Pologne et l'Alsace-Lorraine

Dans la lettre impériale qui vient de susciter tant de discussions, — et que M. Clemenceau a fort bien fait de divulguer, ne fût-ce que pour montrer au monde jusqu'où va l'insincère duplicité de nos ennemis — on a remarqué tout de suite des omissions frappantes. Charles I^{er} ne dit rien de la question adriatique, ni de la question transilvaine. Il se tait également, — et je me permets d'appeler là-dessus l'attention, — sur la question polonaise. Sans doute pensait-il, en écrivant ce curieux document, que c'était là un problème à débattre entre lui et les Polonais, ou, tout au plus, entre lui, les Polonais, et Guillaume II, mais que la France, en tout état de cause, n'avait rien à y voir.

C'est une opinion que d'autres partagent peut-être, et qu'il importe de déraciner. Au point de vue géographique et en quelque sorte matériel, la Pologne nous touche de moins près que l'Alsace-Lorraine ; mais au point de vue moral et politique, elle nous intéresse, elle doit nous intéresser tout autant.

Ce serait avoir une bien courte vue que de se figurer que nous aurons gagné la partie le jour où nous aurons réintégré dans la patrie française les lambeaux qui en ont été arrachés il y a quarante-sept ans. A Dieu ne plaise que je parle légèrement de cette reprise passionnément désirée ! Mais elle ne peut pas être pour nous tout le fruit de la victoire ; ou, pour mieux dire, ce fruit ne se suffirait pas à lui-même. La possession de nos chères provinces de l'Est resterait précaire et fragile si l'Europe, dans son ensemble, demeurerait exposée aux revanches ambitieuses et vindicatives du militarisme prussien. Nous ne serons sûrs de garder Metz et Strasbourg que le jour où ce militarisme sera décidément réduit à l'impuissance ; et ce jour lui-même ne luira que lorsqu'on verra redevenir libres tous les peuples que le despotisme germanique tient sous sa botte. Qu'ils soient slaves ou latins, à l'Ouest ou à l'Est de la monstrueuse Grande Allemagne, peu importe : leurs libérations sont solidaires les unes des autres. J'ai écrit quelque part : Strasbourg et Prague demeureront esclaves ensemble ou redeviendront libres ensemble ; au lieu de Prague, mettons Varsovie et Cracovie, et la formule n'en sera pas moins vraie.

De cette vérité, je voudrais voir convaincus tous les Français, — et aussi tous les Polonais. L'Autriche et même l'Allemagne, leur offriront certainement une prétendue « reconstitution » de la Pologne, sous leur bienveillante protection. Cette reconstitution ne sera jamais complète, n'existera jamais que sur le papier, et ne comprendra jamais tous les membres mutilés de la nation martyre. Mais, même si par hasard elle était intégrale, il faudrait la repousser encore, car elle ne serait pas, elle ne pourrait pas être solide. Ce n'est pas par ses oppresseurs que la Pologne peut revivre, c'est par ceux qui se donnent comme les ennemis de toute oppression. L'empereur

Charles I^{er} a proféré la plus criante contre-vérité, quand il a prétendu qu'il n'y avait entre son empire et la France aucune divergence sérieuse : il y a la plus profonde, la plus essentielle des divergences, celle qui porte, non pas sur quelques kilomètres carrés de territoire, mais sur la conception même de la vie des nations. Nous autres, nous nous battons pour que tous les peuples aient le droit de disposer d'eux-mêmes. Ce droit, l'Autriche ne l'admettra jamais autrement que du bout des lèvres, parce qu'il comporte sa condamnation. Tant que ce droit ne sera pas reconnu, il ne peut y avoir pour les nations opprimées que replâtrages illusoire et truquages fragiles. Le jour où il sera reconnu, toutes ces nations en bénéficieront, et en particulier les deux victimes les plus héroïques et les plus touchantes, celles dont les noms veulent dire « atroce souffrance, stoïque fierté et espérance invincible » : la Pologne et l'Alsace.

René PICHON.

LES POLONAIS ET LA QUESTION POLONAISE

L'opinion française a été souvent sollicitée par les Polonais et nos dissentiments mêmes ont trouvé fréquemment écho dans la presse française.

Les hommes politiques français, émancipés depuis fort peu de temps des influences russes, et par conséquent, fort peu au courant de la question polonaise, pour laquelle les représentants du tzarisme étaient en quelque sorte des oracles, ne se retrouvent pas dans la quasi multitude des opinions et des exigences polonaises.

Ainsi, un « représentant de la Pologne » ne manifeste dans ses entretiens avec les dirigeants de la politique française, aucun goût pour la Lithuanie ou pour la Petite-Russie et trouve le moment propice de se débarrasser de ces « brutes presque — russes » ou de ces barbares lithuaniens, de ces germes infectieux de tous événements néfastes et tristes, qui autrefois faisaient partie de la Pologne.

Un autre « émissaire occasionnel » le cœur léger, ne tient pas à se mettre martel en tête pour les Posnaniens.

Par contre, les « mandataires » plus intransigeants veulent une Pologne « d'une mer à l'autre » « de l'Elbe au Dnieper » ou rien !

Ces Polonais ! ils ne sont même pas d'accord au sujet de l'emblème de leur pays ! Comment voulez-vous qu'un homme politique français sollicité par des activités multiples s'ingénie à débrouiller ce nœud gordien ?

Une mise au point s'impose !

Et tout d'abord, pensons aux Polonais de là-bas, restés dans leur malheureux pays. Prenons un Français, ayant depuis longtemps quitté son pays, ayant perdu contact avec sa patrie ; un autre qui vient d'arriver des pays envahis à vécu les misères et les humiliations qui ont été jadis imposés par les barbares aux Français d'Alsace et de Lorraine : chez l'un les plaies cicatrisées, chez l'autre rouvertes, saignantes. Chacun d'eux, d'un point différent, va traiter la question d'Alsace et Lorraine. Ou bien, prenez un anarchiste internationaliste, un socialiste minoritaire et un républicain modéré, un disciple de Barrès, un séide de Léon Daudet, chacun aura des exigences et des velléités manifestement opposées.

Les mêmes faits se produisent à Paris avec les Polonais, les opinions des émigrés, ayant perdu tout contact

avec leur pays, d'une part, et les différents partis politiques d'autre part, se manifestent dans leurs affirmations ! Quoi de plus naturel ? N'oublions pas aussi un autre facteur, qui nous semble primordial : c'est que les partis politiques en Pologne se développaient en secret, leurs adhérents conspirateurs occultes ; le sort malheureux de leur pays et les conditions de la vie ont laissés sur leurs caractères une empreinte néfaste, qui se traduit par la crainte des responsabilités, un amour-propre exagéré et une susceptibilité malade.

Néanmoins, une conclusion formelle et sans contradiction possible se dégage des affirmations et de l'observation des gens et des choses polonaises. Le Polonais est capable de verser son sang jusqu'à la dernière goutte pour son idéal sacré et unique, l'indépendance absolue de sa Patrie !

Retenons ceci et comptons avec ce facteur essentiel ; pour le reste, les frontières de la Pologne future, nous n'avons pas besoin de consulter les Polonais : nous sommes obligés de considérer la Pologne à venir d'après le point de vue français ou allié.

En effet, il faut, c'est un axiome, barrer la route à l'expansion politique et économique allemande. L'expansion politique, c'est la route de l'Orient. Il y a deux routes, l'une à travers la Russie et le Caucase, l'autre passant par les Balkans et la Turquie. Donc, deux barrières infranchissables à opposer à l'envahisseur, la Pologne et la Serbie.

Et pas d'équivoque, pas de demi-mesures, des plans à demi-ébauchés, au contraire une Pologne forte et grande et indépendante sans possibilité de main-mise étrangère, sans tutelle protectrice ! et une Serbie agrandie de tous les éléments serbes et serbo-croates sans égards dynastiques !

Et au point de vue économique, une Pologne telle qu'elle puisse organiser sa propre industrie nationale et son commerce, une Pologne qui ait sur son territoire les matières premières nécessaires et les débouchés maritimes. Par conséquent, une Pologne avec les mines de fer et de charbon du bassin silésien ; avec les phosphates et les richesses naturelles de Podolie, avec le pétrole de Galicie, avec le débouché maritime sur la Baltique.

Avec ces éléments, les Polonais auront une industrie nationale, comme les Français ont su en improviser une pendant la guerre, et fonder en peu de temps la grande industrie nationale chimique. Ils nous en ont donné la garantie en sachant utiliser les débris des libertés actuelles pour créer en Pologne la vie nationale.

Donc, fermons la route de l'Orient à l'expansion germanique par une grande Pologne et une grande Serbie.

Au contraire, si au lieu de ces barrières nous n'opposons aux Germains que des « barricades d'occasion » en créant des « états ethnographiques », la destinée de ces deux pays sera bien triste, l'avenir des Allemands assuré ! N'oublions pas dans la ferveur démocratique que la formule ethnographique n'est rien, que c'est un symbole d'ignorance, parce que les états ethnographiques ont pu exister et se manifester grâce aux frontières naturelles ; ces races mélangées et éparses aujourd'hui se mélangeront et perdront davantage leurs caractères individuels demain, grâce à la suppression de leurs frontières naturelles ! Faudra-t-il donc revoir les frontières au bout d'un certain temps ?

Nous voyons ainsi que les conseils des Polonais sont absolument superflus pour établir les frontières de la Pologne, les cartes hydrographiques et physiques, avec une statistique consciencieuse, suffisent amplement !

Il n'y a pas plus de discordes entre les Polonais qu'entre les représentants d'autres peuples...

CARDANUS.

LA POLOGNE ET LES EMPIRES CENTRAUX

Il y a deux manières de terminer la guerre. L'une consiste à organiser une paix stable, en tenant compte de la volonté des peuples, et en conciliant, dans la mesure du possible, les diverses aspirations nationales. L'autre consiste à instituer, sous des formes plus ou moins apparentes, la domination des nations puissantes sur des nations plus faibles. De la première, il peut sortir un état de paix durable et une réduction du militarisme qui a pesé sur l'Europe depuis 1870. La seconde aura pour effet de perpétuer la domination des castes militaires. L'Allemagne, où les hobereaux prussiens associés aux grands industriels disposent du gouvernement, a, bien entendu, choisi la seconde. Elle se propose de faire durer le règne de la force, et si la paix qu'elle prépare fait cesser juridiquement l'état de guerre, ce sera seulement par le fait que les plus faibles, incapables de résister, subiront la loi des mieux armés.

La façon dont les empires centraux travaillent à régler la question polonaise illustre cette vue générale.

La question polonaise s'est posée le jour où, en 1772, les Hohenzollern, les Habsbourg et les Romanov ont partagé entre eux le royaume de la Pologne, et où par suite une unité nationale a été brisée par la force.

Il est résulté de là un problème compliqué.

En effet, le royaume de Pologne se composait de deux parts, l'une où les éléments proprement polonais et de langue polonaise forment le fond de la population, l'autre, où les Polonais n'étaient qu'une aristocratie plus ou moins nombreuse et où le principal de la population, surtout de la population rurale, était ou lithuanien, ou blanc russe, ou petit russe (ruthène). Les villes sont souvent polonaises dans des régions où la population environnante est de langue russe, ainsi à Vilna et à Lemberg (en polonais Lwow). D'ailleurs, même dans les villes, les Polonais ne sont pas seuls; partout on rencontre des Juifs très nombreux qui ne sont pas assimilés aux Polonais, qui ont conservé des usages particuliers et qui emploient une langue distincte, le « Yiddisch », qui est un parler allemand.

La chute du royaume de Pologne a fait disparaître la domination politique des Polonais sur la Lithuanie, la Russie blanche et la Petite Russie. Mais on ne peut, sans inconvénient grave pour le pays tout entier, priver, du jour au lendemain, de ses biens, de son influence une élite sociale telle que sont les Polonais de Lithuanie, de Russie blanche et de Petite Russie. En ravaillant comme ils le font à ruiner cette élite, les Allemands éloignent des concurrents sur des domaines où ils veulent avoir une suzeraineté politique et sur-

tout économique. La discussion qui s'est élevée sur la région de Cholm (en polonais Chelm) que l'on avait attribuée à l'Ukraine et que les Polonais revendiquent a été grave; il n'est pas exclu que les Polonais obtiennent de ce côté satisfaction. Mais ce n'est qu'un détail. Et si, par suite des arrangements pris en Lithuanie et en Ukraine par les Prussiens et les Autrichiens, les Polonais sont ruinés, la nation polonaise en éprouvera un dommage dont elle gardera le ressentiment.

Quant au domaine proprement polonais, il demeure partagé en trois tronçons. Par l'acte du 5 novembre 1916, les empires centraux ont érigé en Etats indépendants les domaines proprement polonais que les anciens partages avaient attribués à la Russie. Mais les parties de ces domaines annexées à la Prusse et à l'Autriche sont demeurées prussiennes et autrichiennes et il n'est pas question de les séparer de la Prusse et de l'Autriche.

La situation des Polonais est tragique. En Prusse, on s'efforce, par les moyens les plus brutaux, de les germaniser et ils sont persécutés; contre ce traitement, leurs représentants au Reichstag élèvent des protestations énergiques mais impuissantes. En Autriche, le Gouvernement a besoin de leur appui pour avoir au Reichsrat une majorité de gouvernement et ils peuvent négocier, mais il leur faut acheter de maigres concessions en se séparant des autres Slaves de la monarchie. Enfin, dans la partie de leur pays qui était dominée par les tsars, ils ont reçu des empires centraux une autonomie, mais l'occupation militaire persiste et ils n'ont de liberté que celle que les autorités des empires centraux trouvent avantageux de leur concéder; il leur est interdit d'avoir des relations avec les puissances étrangères.

Pour les Polonais, l'Allemand est et restera l'ennemi national. Mais la Pologne est tout entière aux mains de cet ennemi, contre lequel personne ne peut la défendre. Ceci explique le trouble extrême de l'opinion polonaise, trouble qui s'exprime par l'émiettement des partis. Les Polonais ne peuvent ignorer que leurs véritables défenseurs se trouvent du côté de l'Entente. Ceux que les persécutions du tsarisme et de la Prusse ont obligé à émigrer en Amérique par millions et qui sont libres, manifestent en grande majorité leur sympathie pour les Alliés. Le Gouvernement allemand le sait, et c'est pour cela qu'il constitue sur le flanc de la Pologne une Lithuanie et une Ukraine dont les intérêts sont en désaccord avec ceux des Polonais et qui sont destinées à neutraliser la Pologne. Il organise sur la frontière de l'Est, de la Finlande jusqu'à la Roumanie, des conflits dont il pourra se servir comme l'Autriche s'est servie des conflits balkaniques pour provoquer la guerre actuelle.

Les Alliés, qui, d'accord avec le président Wilson, veulent instituer un état stable en Europe, n'admettent comme acquis que ce qui sera sanctionné par le Con-

grès général de la paix où chacun fera valoir ses droits; ils ne sauraient reconnaître les arrangements particuliers pour lesquels l'Allemagne organise un système d'Etats hostiles les uns aux autres dans l'Est de l'Europe.

A. MEILLET.

Professeur au Collège de France.

L'industrie pétrolière en Galicie

L'industrie pétrolière est une des plus prospères en Pologne; son importance s'est accrue si rapidement qu'on pourrait la prendre comme type de ces développements inattendus et puissants dont l'énergie polonaise nous donne chaque jour l'exemple.

Sa fondation est postérieure à la naissance de l'industrie des pétroles d'Amérique qui date de 1859 et à l'industrie roumaine plus récente encore. Dès le début du XIX^e siècle, on avait découvert les premiers gisements de pétrole brut, mais ce n'est qu'en 1853 qu'un chimiste polonais résidant à Lemberg, Ignacy Lukasiewicz, et son élève Zch, réussirent à obtenir le pétrole d'éclairage par la distillation du pétrole brut. C'est à Ulaszowice, près de Jaslo (Galicie Occidentale) qu'ils établirent la première raffinerie, et c'est là qu'ils signèrent les premiers contrats avec la municipalité de Prague et la Compagnie des chemins-de-fer Cracovie-Vienne, pour la fourniture régulière du naphte destiné à l'éclairage des rues et des gares.

Détail curieux, ce sont eux également, qui inventèrent la première lampe à pétrole, dont ils firent présent à l'hôpital de Lemberg.

La méthode d'extraction des pétroles était celle des puits rectangulaires, à la surface desquels on recueillait l'huile; on y ajouta des canalisations, mais le travail était long et laborieux, et n'atteignait pas la couche profonde.

Ce fut ainsi jusqu'en 1884. A cette époque, arrivèrent en Galicie William-Henry-Mac Garvey, Perkins, et d'autres anglais du Canada au courant des méthodes américaines. Au travail à la main, on substitua le travail à la machine, les forages nouveaux permirent d'atteindre à des profondeurs de 1.500 mètres, au lieu de 50 à 100 mètres comme autrefois. Le système d'écoulement fut perfectionné par les ingénieurs polonais, de façon à empêcher la pénétration de l'eau, et à conduire directement aux réservoirs et aux voies de chemin-de-fer, l'huile obtenue.

La production augmenta alors dans des proportions considérables, surtout aux environs de Gorlicy et à Krosno, en Galicie Orientale.

Un grand économiste et industriel, Stanislaw Szczepanowski découvrit, en 1890, la source la plus riche à Sloboda Rungurska (près de Kolomea) et construisit la première raffinerie de naphte à Peczenizyna.

Son activité fut suivie par de nouvelles découvertes: celle des puits de Drohobycz, les plus riches de tous les gisements connus.

Dès l'année 1912 l'industrie pétrolière dépasse

L'OUBLI

par
STEFAN ZEROMSKI

Nous avons prévenu le forestier Lalewicz que nous serions chez lui, le lendemain, avant l'aube. Il devait nous mener à la chasse aux canards, dans un endroit de l'étang connu de lui seul.

A deux heures du matin il fallut être debout, enfilet de grandes bottes, et partir. Nous voilà en route, Alfred et moi...

Lalewicz attendait assis devant sa porte. En nous voyant, il se leva avec promptitude, froissa dans sa main sa casquette galonnée de vert, et s'inclina en frappant le talon militairement. C'était un petit homme rondlet et joufflu, qui souriait d'une drôle de façon; on eût dit qu'il n'avait que des molaires en fait de dents.

— Lalewicz, aurons-nous des canards? demanda M. Alfred.

— Plus que nous n'en voudrions, monsieur!

— Alors, en route! Conduis-nous.

Nous allumâmes nos cigarettes, nous changeâmes nos fusils d'épaule, et en avant! Lalewicz marchait le premier; moi, en arrière-garde. Des vapeurs blanchâtres rampaient près du sol, puis s'élevaient en gros flocons, et tourbillonnaient comme des colonnes de fumée. Les cimes noires des arbres émergeaient par instants et dans le givre matinal les semelles de nos bottes imprimaient en passant des plaques d'un vert sombre.

— Belle journée! dit soudain Lalewicz, jugeant convenable de dire quelque chose.

— Hum! marmonna M. Alfred.

Tout à coup le forestier s'arrêta et s'accroupit.

— « Eh! Eh! » chuchota-t-il, les yeux fixés à terre. Une trace de char courait, sur l'herbe mouillée, dans la direction du bois.

— Des planches, monsieur; il vole des planches à la scierie, dit-il tout bas, avec une conviction déjà faite et la voix étranglée.

— Marchons sans bruit, murmura Alfred presque en même temps que moi; et nous suivîmes la trace sous bois.

Nous nous fauflâmes à travers les taillis, Lalewicz devant en éclaireur, et comme nous étions encroes sous le couvert des branches, lui, glissant comme un renard entre les troncs, déboucha dans la clairière. Nous le vîmes sourire; je crois même qu'il se poulécha, puis il nous fit signe du doigt; et nous le rejoignîmes.

Parmi les touffes de noisetiers, un char attelé d'une jument était arrêté. C'était un char de paysan, un char primitif, qui devait avoir un siècle d'usage au moins, tout de bois et de corde; et la jument n'était qu'une rosse lamentable paraissant aussi vieille que son harnachement. Le collier sans bourre lui avait rasé le crin et poli le cou; les côtes étaient rongées par le timon et la bouche dévorée par le mors. Tête basse, le collier rabattu sur les oreilles, cette bête apocalyptique brouillait, en clignant des yeux, d'un air d'indescriptible lassitude. Les mouches et les taons assaillaient son échine aiguë comme une scie, lui suçaient le ventre et remplissaient ses paupières. Elle ne daignait pas même les chasser, et, si elle remuait par instant la queue, ce n'était plus que le mouvement machinal d'une habitude ancienne. Sa peau flasque avait l'air de pendre sur son dos comme un paletot sur un squelette et ses jambes vacillantes soutenaient à peine le poids de ses os. Elle ne fit pas la moindre attention à nous, bien que Lalewicz fût déjà auprès, inspectant les cordes qui tenaient lieu de rênes. On l'avait arrêtée

là, cette bête, elle y restait; on aurait pu l'écorcher à on aise.

— Bon sang! le riche attelage! grommelait le forestier. Pas un brin de cuir, corde sur corde... ajouta-t-il avec compassion.

Nous l'attendions sous un pin, quand nous vîmes sa tête sortir d'un fourré. Il était radieux; il l'avait aperçu: Vincent Obala.

Notre Obala arrivait à pas de loup, sans bruit, à travers les buissons, portant sous son bras quatre planches. Il regardait derrière lui, s'arrêtait, écoutait; son bonnet faisait une tache rouge dans les feuilles.

— Des planches de quatre pouces, nous souffla Lalewicz.

Le paysan était déjà sur nous; il allait déposer son fardeau, quand le forestier surgit devant lui, comme de dessous terre, et lui fit un grand salut:

— Bonne dziour, Obala...

L'autre jeta ses planches, cracha à la dérobée, et se tint là, sans bouger. Il y avait un air de ressemblance entre lui et sa jument. Maigre, desséché, flétri, noir, bas sur pattes, les épaules démesurément développées, il faisait l'impression d'un instrument à soulever des fardeaux, quelque chose comme un levier. De son énorme bonnet rouge s'échappaient de longs cheveux déteints, qui n'avaient pas été peignés depuis longtemps, car il y pendait encore des brindilles de foin. Il avait sur lui pour tout vêtement deux morceaux de toile écrue: une chemise, serrée à la taille et au cou et retombant comme un jupon sur les genoux, et un pantalon, si vieux, si noir, si rapé, qu'on avait envie, à le voir de crier jusqu'aux nues: « Eh! Obala, portez donc ce pantalon à l'exposition de Paris; apprenez au monde civilisé que, vous aussi, vous produisez du confortable, dans la mesure de vos moyens! » Ses genoux pointaient comme ceux d'un criquet des champs, à

de plusieurs millions de tonnes les besoins de la Galicie et de l'Autriche-Hongrie.

Les conditions d'exploitation n'étaient pas des plus favorables : le gouvernement autrichien avait de lourdes exigences pour les propriétaires des puits pétrolifères. L'huile brute était bien à l'occupant et il avait seul le droit d'exploiter le terrain qui lui appartenait, mais il devait à l'Etat une certaine part de ses bénéfices, un pourcentage fixe sur l'huile brute, pourcentage qui, en cas de vente ou de cession du puits, pouvait monter de 12 à 20 o/o. Néanmoins, un grand nombre d'industriels achetèrent des exploitations importantes et réalisèrent de gros profits, en revendant partiellement à des compagnies de moindre importance, même étrangères.

Il fallait, en effet, non seulement produire, mais écouler; la création du marché pétrolifère demandait des clients, et des capitaux pour la construction de vastes réservoirs, capitaux que l'Etat lui-même n'était pas en mesure de fournir. On érigea des réservoirs d'une capacité de 10.000 wagons, et deux ans après la fondation du premier syndicat galicien, la production s'imposa à l'étranger. En 1912, elle se chiffrait comme suit :

Pétrole d'éclairage	3.366.099	quintaux
Benzine	686.862	—
Huiles légères	465.684	—
Huiles lourdes et lubrifiants	1.552.245	—
Paraffine brute	8.213	—
Paraffine rectifiée	508.727	—
Résidus	2.904	—
Total	6.590.734	—

Ainsi elle est sortie victorieuse de la période la plus critique; elle a triomphé de toutes les concurrences, elle a résisté aux pertes des forages improductifs. Il faut, en effet, compter avec un échec possible, après le premier forage : un puits qui, il y a cinquante ans produisait de 30 à 45 kil. par jour était avantageux; un puits de 100 kilogr. devait à peine une exploitation normale dix ans après, et ne permettait même pas la comparaison et la lutte avec des puits qui produisaient 10.000 et jusqu'à 800.000 quintaux par an, comme ce fut le cas en 1896 du puits Cecylia, appartenant à la Banque Anglaise.

Un impôt trop lourd établi sur les pétroles rectifiés, de 6 florins 1/2 par 100 kgr. faillit ruiner l'industrie galicienne. Le gouvernement autrichien l'accompagna d'une mesure protectionniste en frappant de droits d'entrée élevés les pétroles étrangers (10 florins en or, 12 en argent pour le pétrole rectifié, et 2 florins en or pour le pétrole brut). Les pétroles russes arrivèrent alors en abondance sous le nom de pétroles bruts « artificiels », qui n'étaient autres que des produits de qualité inférieure, mais se vendant à meilleur compte et rapportant 20.000.000 de florins au gouvernement hongrois!

La qualité des pétroles galiciens est inférieure à celle des pétroles d'Amérique, mais supérieure à celle du Caucase.

Pétrole	Benzine	Naphte	Paraffine	Huiles lourdes	Déchets
Galicien	6 à 10 %	60 %	1 %	12 à 25 %	17 %
Américain	—	60-75 %	—	—	5-10 %
Caucasien	—	32-53 %	—	—	36-60 %

Avant la guerre les pétroles galiciens étaient

l'objet d'exportation dans toute l'Europe. L'Allemagne était le meilleur client, avec 195.000 tonnes, dont 56.794 pour Hambourg; puis venaient la France, la Suisse et la Hollande. La paraffine se vendait jusqu'aux Indes, au Japon, aux Etats-Unis et en Australie. L'exportation était 3 o/o de la production du monde entier. Mais elle est importante par la situation même de la Galicie, au centre géographique de l'Europe et plus proche des nations occidentales que la Roumanie, destinée surtout à alimenter le marché oriental.

La crise pétrolifère due aux agissements du gouvernement autrichien, bien qu'elle ait été conjurée par l'activité polonaise, a été cependant néfaste. Un grand nombre d'établissements où se faisaient toutes les opérations de raffinage et de rectification émigrèrent hors de Galicie; actuellement, 40 o/o seulement des pétroles bruts sont traités dans les raffineries locales, tandis que 60 o/o sont traités en Hongrie, en Bohême, Moravie et ailleurs. C'est ce qui augmente passablement les prix de revient; tandis que dans le Caucase, par exemple, la rectification a lieu à proximité des puits.

L'avenir de l'industrie est impossible à prévoir. Avant la guerre, le nombre des capitalistes anglais et allemands avait beaucoup augmenté; les capitaux français étaient représentés par une part de 100.000.000 de francs.

Les puits ont subi peu de dommages. Etant donné les besoins militaires de l'Allemagne et de l'Autriche, le pétrole, la benzine, les lubrifiants ont été exploités avec le maximum d'intensité; les prix se sont élevés en proportion, et il est peu probable qu'ils diminuent de longtemps après les hostilités.

On a même découvert des puits nouveaux, aux environs de Krosno, et il y a encore nombre de gisements où les forages n'ont pas été commencés; ils pourront suffire pour 1/5 ou le quart à la consommation polonaise; 75 o/o seront disponibles pour les échanges mondiaux. Et le calcul est simple et l'espoir bien fondé, qu'une fois libérée des entraves allemandes et autrichiennes, l'industrie pétrolifère deviendra une des sources les plus fécondes de la richesse nationale polonaise.

LUBOMIR RAWICZ.

Seigneurs de Prusse

Rudes adversaires, que les Polonais! Depuis si longtemps vaincus, ils ne sont pas encore soumis. Nulle arme qui ne s'émeusse contre leur ténacité. Ils exaspèrent les Allemands, les jettent hors d'eux-mêmes, les amènent à montrer le fond de leur âme de proie. Lisez le compte-rendu de la dernière séance, (1) — presque entièrement consacrée à la politique allemande en Pologne et à la détermination de nouvelles frontières orientales — à la Chambre des Seigneurs de Prusse : vous y trouverez la Germania cupide, intolérante et brutale, sous une apparence de bonhomie.

(1) voir : République Polonaise, N° 28.

La séance débute par des promesses. La bonne volonté semble inspirer le langage conciliateur de Son Excellence le Ministre de l'Agriculture. « La formule d'une politique polonaise pratique sera : Autant que cela est conciliable avec l'intérêt de l'Allemagne, prendre prudemment en considération l'intérêt des Polonais. » Vous le voyez, peuples neutres, et vous, Français, Américains, la Chambre des Seigneurs prussiens défend l'intérêt polonais!

Il est vrai qu'à regarder de près la formule, elle apparaît ambiguë au point d'en être comique : d'abord et avant tout, l'intérêt de l'Allemagne; quant à l'intérêt des Polonais, il ne reçoit pas l'assurance d'être respecté, il sera « pris en considération ». Et comme si l'orateur avait craint de s'engager encore trop, il ajoute cet adjectif où se décèle l'inquiétude : « prudemment ». Tout de suite, le comte York de Wurtemberg coupe l'aile aux espoirs : « Nous voulons accorder à la Pologne la liberté au point de vue religieux, intellectuel et économique, mais les Polonais doivent renoncer une fois pour toutes à leur rêve d'une grande Pologne. »

Les Seigneurs prussiens n'oseraient se moquer ouvertement du principe des nationalités, dont la diplomatie fait une machine de guerre et qui pourrait soulever contre les Empires Centraux presque toutes les populations de l'Autriche. Ils ne réclament que des « rectifications de frontières dans un intérêt stratégique », presque rien, si ce n'est le riche bassin houiller de Dombrowa, pour eux, et le Pays de Cholm pour leurs alliés d'Ukraine! O hypocrisie! Pour violer le droit, ils se mettent à nier l'histoire : « Il n'est pas exact, dit le comte York, que le territoire de Cholm appartienne à la Pologne. » Sur quoi pourrait-il fonder une telle assertion? « En ce qui concerne la Pologne, on ne peut pas lui appliquer le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. » Pourquoi donc pas? Mais l'assemblée ne demande au comte ni preuves ni explications. Ses paroles catégoriques s'imposent, hors d'Allemagne, aux faibles esprits, aux cerveaux scrupuleux et timorés, et les apparences seront sauvées. C'est tout ce qu'il faut.

Au reste, les orateurs ne cachent pas davantage leur but qui est le renforcement du germanisme : « En Pologne, il doit être assuré par l'activité future de la Commission de Colonisation. — En Lithuanie, nous devons faire en sorte que la population allemande augmente et que la colonisation allemande ne rencontre aucun obstacle. » Pour résumer la discussion, le Ministre de l'Intérieur réclame « une politique qui assure un puissant développement du germanisme dans les Marches orientales. » Voilà donc la pensée qui dirige ces Seigneurs : la plus grande Allemagne, le Deutschland über Alles! Ils se perdent en protestations embrouillées quand ils veulent se faire passer pour les protecteurs des nations voisines, mais, lorsqu'elles révelent leurs mobiles véritables, leurs formules se font brèves et claires comme un coup de hache.

travers deux trous de l'étoffe roussie, de vétusté. Je regardai ses pieds souillés de fumier, ses doigts tortus, ses ongles de bête, ses talons écrasés, et je me persuadai que la civilisation n'avait encore apporté à la garde-robe d'Obala aucune espèce de chaussure.

Et il n'était pas laid, cet homme. Un masque de paysan, comme taillé dans le grès par un sculpteur novice, froid, rigide, inébranlable. Deux sillons profonds, de chaque côté de la bouche, tranchaient, par leur blancheur, sur le hâle de la peau.

Nous nous redressâmes, et alors seulement Obala nous aperçut. Il se découvrit, rejeta, d'un coup de main, ses cheveux en arrière, et nous salua très bas, en lançant à terre son bonnet.

— Loué soit Jésus-Christ! dit-il.

— A jamais, à jamais, mon brave! répondit M. Alfred. Tu as une jolie façon de louer le bon Dieu!

Le paysan se tut. Il nous regardait avec indifférence et attendait. M. Alfred s'assit près de lui sur une souche.

— Mon brave Obala... car c'est Obala que tu t'appelles, n'est-ce pas? Voyons, est-ce joli d'entrer en plein jour dans le bois d'un autre et d'y prendre, comme cela, sans te gêner, ce qu'il te plaît? Est-ce joli, dis-moi? Tu ne crains donc ni Dieu, ni... Alors, comment veux-tu qu'on te regarde comme un voisin, un citoyen, un frère, je dirais...!

— Que Votre Grâce...

— Laisse-moi la paix, je te prie, laisse-moi la paix. Tu iras en prison, mon ami, pour ces planches-là. Vous me feriez bientôt partir d'ici, la besace au dos!... Tu m'entends?

— J'entends, monseigneur.

— Cependant qu'Obala « entendait », Lalewicz s'approcha de lui à l'improviste et, sans qu'il s'en aperçut, le

saisit par la tignasse. Je fus immédiatement à même de suivre le cours d'une opération dénommée *bicie w morde* et qui est une variété remarquable du « passage à tabac ».

De son poing droit, le forestier frappait, tandis qu'il tenait, à pleine poignée, de la main gauche, les cheveux du paysan. Celui-ci, de temps à autre, le repoussait comme un moustique, lui disant, de sa voie tranquille :

— Laisse, Lalewicz, laisse...

— Entre les deux yeux! cria M. Alfred en m'offrant un cigare et une allumette enflammée.

Lalewicz « lui en donna », entre les deux yeux, sur les dents, sur le nez, sur la gorge, une, deux, trois, quatre, cinq fois... Je vis le sang ruisseler en mince filet du nez du paysan. Lalewicz bondissait, s'acharnait sur lui. Enfin éclata le pleur épouvantable, déchirant, de l'homme qu'on torture et des doigts crispés s'agrippèrent au cou du forestier. Alors M. Alfred se leva et porta au misérable en pleines mâchoires le coup appelé « durch », si bien que l'autre culbuta et tomba comme une pierre dans les broussailles. Le forestier le cribla encore de coups de talon et revint vers nous, tout rouge, en sueur.

En un moment, le paysan fut debout, crachant le sang et s'essuyant du revers de sa manche. Il cracha, souffla, se frotta les yeux et se mit à dérouler les cordes attachées aux ridelles.

— Lalewicz, dit solennellement M. Alfred, vous irez cet après-midi chez M. Biedermann, le prier d'inscrire une plainte contre Obala pour vol de planches.

Le paysan embrassa les genoux du maître.

— Monseigneur, faites-moi grâce pour ces planches...

— Vous le voyez!... Chien, va! glapit le forestier.

— Pardonnez-moi, mon seigneur...

— Et pourquoi te pardonnerai-je, mon Obala?

— C'est la première et la dernière fois, monseigneur... Ça ne m'est jamais arrivé, ça ne m'arrivera plus... Il fallait bien pourtant faire ce cercueil... Et ici, c'est une famine!...

— Quel cercueil?

— Pour le fils... mon garçon qui est mort... Kojtek, — Et ainsi tu voles? Même pour un cercueil, tu voles? Vois donc quel coquin tu fais!...

— Mais où voulez-vous que je les prenne? où? demanda le paysan avec une extrême violence et frappant drôlement du pied. Et l'enterrement, et les cinq roubles au curé, et le droit communal!... Voilà deux mois que nous n'avons pas vu une pomme de terre par ici. Ayez pitié de moi, monseigneur!

— Nous allons voir, mon Obala, si tu dis vrai, si ton fils est mort pour tout de bon. Marche devant.

Le paysan chargea les planches sur son char, fouetta sa bête et nous partîmes. Obala, traînant la jambe, marchait à côté de la jument qui clopinait aussi.

Nous reprîmes le sentier de la prairie. Le soleil mettait sur la cime des bois son bouclier splendide. Les brumes transparentes montaient vers le ciel, laissant les champs couverts d'une nappe blanche de rosée.

A quelque distance on voyait le hameau ramassé dans un pli de la vallée. La chaumière d'Obala, récemment construite, n'avait que la moitié de sa toiture. L'enclos de la cour n'était pas achevé. Non loin de la maison s'élevait une petite grange, jointe à l'écurie.

Nous nous arrêtâmes près du fumier qui occupait une partie de la cour.

— Où est le mort?

— Dans la grange.

— Tu es marié?

— Non... veuf.

— Allons, conduis-nous... Montre-le.

Avez-vous remarqué le mot « colonisation » ? Il revient souvent dans les discours. Il nous semble que l'on ne peut coloniser que des peuples sauvages, au langage rudimentaire, à la religion fétichiste, sans industrie et presque sans agriculture. Aussi, le mot nous choque-t-il étrangement, appliqué à la nation polonaise, dont la pensée atteint de sublimes hauteurs, dont la vie économique ne diffère pas de celle des grands Etats occidentaux.

L'orgueil allemand se révèle là. Le peuple, qui se croit chargé par Dieu de guider les autres peuples, les croit inférieurs à lui. Mysticisme et mégalomanie expliquent cette phrase étonnante du bourgmestre Koerte, que la Chambre des Seigneurs approuve : « L'Allemagne qui, au cours de ces vingt dernières années, a montré sa force colonisatrice en Afrique et dans l'Océan Indien, parviendra aussi à coloniser les Polonais. »

C'est aussi la peur qui suggère ces extravagances. Pourrait-on jamais les vaincre ces Polonais ? Les Seigneurs essaient de se rassurer entre eux sur l'avenir, car « il y a vraiment un danger polonais », reconnaît M. de Heydebreck. Alors, le bourgmestre de Thorn, qui a pu mesurer, lui, la force de résistance des Polonais, M. Hessé s'écria : « Une poigne allemande énergique, voilà le meilleur moyen de vivre en bonne intelligence avec eux ! » Et la séance, commencée sur un ton patelin, se termine sur ce cri du cœur, qui pourrait résumer la féroce politique de toute l'histoire de Prusse.

De tels discours augmentent notre mépris pour les Junkers. Mais que nous manquerions de sens politique, si nous n'en tirions pas une forte leçon ! Qu'ont-ils dit, qu'ont-ils répété, quelle idée a contrainst les arrogants Seigneurs de Prusse à s'occuper de cette Pologne, dont ils nient d'habitude l'existence ? Celle-ci : *La Pologne est indispensable à la puissance de l'Empire allemand.*

Bismarck nous l'avait appris, et dans quels termes ! « Pour nous, l'écrasement de la Pologne est une question de vie ou de mort. » Guillaume II voulait en convaincre son peuple : « La marche de l'Est est une frontière sacrée ! Tout Allemand qui la quitte est traître à la patrie allemande. » Les Seigneurs de Prusse le reconnaissent à leur tour : « Le maintien des frontières de Prusse a un intérêt vital. »

— Il partit en avant, de son pas d'ours, ouvrit et nous fit entrer. Sur l'aire, sur une gerbe éparse d'épis, reposait le corps d'un enfant de quinze ans. Les moineaux pépiaient gaiement dans les poutres du fenil.

L'enfant avait la maigreur du père, les pieds noirs, les talons aplatis, mais ses cheveux avaient été peignés et son visage lavé. Il tenait dans ses mains jointes une petite croix faite de deux baguettes. Une nuée de mouches l'enveloppaient et se posaient au coin de sa bouche. Le paysan ramassa une branche pour les chasser. Quand il revint vers nous, ses yeux étaient ternes, comme un liquide trouble.

— De quoi est-il mort ? demanda M. Alfred en se disposant à partir.

— Eh ! qui le sait ? Ça l'a pris... et voilà.

— Un de moins ! fit le forestier en ricanant.

Obala leva les yeux sur lui. Un éclair jaune y trembla.

— Tu as d'autres enfants ?

— Non, c'était le seul... le seul.

Il devait avoir un étrange brisement de cœur en disant cela, tant les mots sonnèrent bizarrement. La tête sur le poing, les jambes écartées, il regarda dans le vide, de ce regard inexpressif semblable à une plaie béante. Il regarda, regarda, puis plongea sa main dans sa chevelure épaisse et tira de toute sa force.

Un moment après il avait repris son calme. Impassible, froid comme auparavant, il rassembla son cheval, sa hache, tous ses outils, et se mit à fabriquer le cercueil.

— Vous m'aidez bien, Ignace ? demanda-t-il, d'un ton suppliant, en se tournant vers le forestier.

— Eh ! donc... idiot ! Attends que je t'aide !... Avoue plutôt à Monsieur comment vous ramassiez ce seigle. Ces animaux-là, monsieur, dès le printemps, comme voilà... maintenant, ça court les champs le matin, et ça grapple, ça grapple le grain encore en lait, et quand ils en ont plein leur sac, oust ! à la maison, faire la soupe.

— Bon !... Eh bien, pour le vol d'aujourd'hui, on portera plainte. Mais, si tu le veux, nous pouvons transiger.

— Oui, oui, monseigneur, accordons-nous : je vous revaudrai ça...

Continuité de la politique allemande ! La force de l'Empire est fondée sur elle. Eh bien ! puisque nous voulons l'abattre, cette force exécutable, attaquons-la au défaut de la cuirasse : que les Allemands eux-mêmes nous indiquent ; ôtons-lui la Pologne. Il nous faut travailler de tout notre cœur à réparer l'injustice séculaire. Notre intérêt ajoute : la liberté du monde dépend de la libération de la Pologne. La Pologne libre, c'est la Prusse morte !

UNE BERRICHONNE.

EN POLOGNE

Le quatrième partage de la Pologne

La *Breslauer Zeitung* précise en ces termes l'étendue du territoire que le gouvernement de Berlin se proposerait d'enlever au royaume de Pologne :

La bande de terrain dont il s'agit s'étend des sources de la Warta jusqu'à la Metz et jusqu'à la frontière de la Prusse occidentale. La population y est clairsemée. On n'y trouve aucune très grande ville. Le centre le plus important est Czenstochowa avec 65.000 habitants. Bendzin et Kalisz ont chacune 20.000 habitants. Kolo, Konin, Sieradz, Wielun et Sosnowice ne sont que de petits chefs-lieux de districts, avec 10.000 habitants à peine.

Des nouvelles inquiétantes ne cessent de circuler à Varsovie au sujet des rectifications de frontières du royaume de Pologne au profit de l'Allemagne. Ces prétendues rectifications n'étant au fond qu'une annexion déguisée préconisée depuis longtemps par les pangermanistes auraient pour objet de détacher du royaume, outre le gouvernement de Souwalki, la région d'Alexandrie et le mont Sainte-Barbe. L'annexion du mont Sainte-Barbe détache du royaume 25 o/o du bassin houiller de Dombrowa.

Les Polonais refusent de combattre contre la France

Londres, 26 avril.

Selon une dépêche de Moscou à l'agence Reuter, on apprend de Mohilew que le commandement allemand, ayant proposé à l'armée polonaise de se rendre au front français, les Polonais refusèrent énergiquement.

La disette en Galicie

Une personne digne de foi, arrivant de Roumanie par la Hongrie et l'Autriche, a exposé comme il suit la situation économique dans divers pays de l'Autriche.

« En Galicie, plus jamais on ne mange de pain ; dans certains districts, la population se nourrit exclusivement avec des raves : une semaine des raves jaunes et une semaine des raves blanches. Par contre, en Hongrie, on mange du pain blanc et l'on trouve tout ce qu'on veut. »

— Ta ta !... Ça ne fait plus mon affaire. Tu donneras quatre roubles et un rouble pour l'église, ou tu iras en prison. Penses-y bien, Tu as jusqu'à demain ; c'est demain qu'on portera plainte. Bonne santé, Obala !

Nous sortîmes, Alfred traversa rapidement la cour et reprit le chemin. Je restai derrière la porte pour écouter la conversation de Lalewicz et du paysan. Le forestier, en effet, était demeuré dans la grange. Il regarda et, voyant son maître s'éloigner, se retourna vers l'autre et lui dit très vite :

— Vincent, n'ayez pas peur... j'arrangerai ça... n'ayez pas peur... J'arrive tout de suite avec mon rabot et nous fabriquerons un cercueil... je ne vous dis que ça ! Laissez seulement partir ces deux bassets... Je reviens... je reviens...

Il s'élança dehors, et, rejoignant son maître, se mit à lui prouver la nécessité de punir Obala ; mais puisque cet Obala n'avait que deux mauvais arpents de sable, qu'est-ce que ça lui ferait d'aller en prison ! Elle ferait de lui un franc voleur, et voilà !

— Nous verrons, nous verrons... et puis, laisse-moi la paix... bougonna M. Alfred en ordonnant au forestier de filer en avant.

Nous étions arrivés sur la digue de l'étang. Un tintamarre assourdissant de cris d'oiseaux retentit. Etourneaux, bécasses, butors, canards, martins-pêcheurs piaillaient, croassaient, sifflaient. Les hérons prenaient leur vol cadencé ; les pies-grièches battaient du bec sur le tronc des aunes et, au sommet des pins, les mères corneilles exhortaient leurs petits à voler en poussant des cris affreux.

Je dus rester sur la digue, pour tirer les canards au vol. Mon compagnon et son garde prirent le tour de la berge et disparurent bientôt. Je crus que j'allais défaillir. Je me couchai, bien résolu à ne pas bouger, dût-il survenir un tremblement de terre, ou passer une voiture pleine de jolies dames. Étendu, à la renverse, je me mis à contempler le ciel, les cimes balancées des pins et des aunes, l'eau qui ronflait, là-bas, poussant vers ses rives des bourrelets d'écume, éclaboussant les lames des roseaux courbés et tremblant d'aise au clapotis imperceptible du flot...

Conseil national de Wilno

Le bruit de l'élévation au trône de Lithuanie d'un membre de la famille royale de Saxe, ainsi que de l'éventualité d'une union personnelle entre la Lithuanie et ce royaume, bruit qui fait actuellement le tour de la presse allemande, devance les événements.

Étant donné que la Lithuanie aspire à une indépendance complète, seule conforme au droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, ainsi qu'aux multiples reconnaissances de ce principe par le gouvernement allemand lui-même, cette solution ne saurait être envisagée comme acceptable par le peuple lithuanien.

Le Conseil d'État de Lithuanie, composé de 20 membres dont 8 catholiques, 8 démocrates et 4 socialistes, s'est, comme on sait, prononcé pour l'indépendance complète du pays, réservant à la future Constituante ses rapports avec les Etats limitrophes.

Le Vatican et la Pologne

Mgr Ratti, préfet de la bibliothèque vaticane, est accrédité par le pape auprès du gouvernement polonais. Sa mission aurait un caractère officieux, comme celle du chargé d'affaires pontifical auprès du gouvernement suisse.

AMPUTÉS BRAS ET MAINS

ARTICULÉS, Automatiques. **CAUET**
31, boulevard de Belleville, PARIS
Demandez Catalogue. Envoi gratuit.

BRONZES D'ART - AMEUBLEMENT - ÉCLAIRAGE

G. GAUTIER & P. BENOIT

65, Rue de Turenne, 65 - PARIS

TÉLÉPHONE : Archives 35-75

TRICALCINE

A BASE DE SELS CALCIFIQUES RENDUS ASSIMILABLES

RECALCIFICATION DE L'ORGANISME

Nous recommandons contre les maladies de l'estomac une des meilleures eaux minérales, seule gazeuse

EAU DE POUQUES

(Dans toutes les pharmacies)

Parfois, quand le vent soufflait plus fort, les troncs élançés des pins s'inclinaient comme des êtres fantastiques.

Une nuée de corneilles voltigeaient, très haut, d'arbre en arbre, et leur cris devenaient pressants, comme un appel au secours. Je regardai attentivement et j'aperçus la cause de leur inquiétude.

Perché au faite du pin le plus élevé, un gamin faisait sauter de leur nid, à l'aide d'une longue baguette, de petites corneilles qui ne savaient pas encore voler. Je me redressai et vis un autre polisson qui les attendait au pied de l'arbre. A chaque instant, un petit monstre noir, hideux, s'abattait par terre. Les uns crevaient du coup ; d'autres, traînant leur tête énorme entre leurs ailerons poilus, se sauvaient dans l'herbe, en boitillant, poursuivis par le jeune chasseur.

— Eh ! là ! Où vas-tu, l'ami ?

Il les happait un à un, leur cassait la tête contre un arbre, ou même, sans autre formalité, leur tranchait les pattes qu'il devait vendre, trois centimes la paire, au forestier en chef.

La mère tournoyait au sommet du pin, affolée. Elle s'accrochait aux épaules de l'ennemi, criblait sa perche de coups de bec, battait de la tête contre les branches, en lançant des croassements rauques de désespoir. Lorsqu'un oisillon tombait, elle se précipitait à terre, rampait, les ailes ballantes, le bec grand ouvert, jusque sous les pieds de l'enfant, comme pour y chercher la mort. Puis, quand tous ses petits furent tués, elle remonta vers son nid vide, en fit le tour, et se mit à tracer de grands cercles au-dessus, silencieuse.

Je me recouchai sur le dos. Qu'est-ce que cela pouvait me faire ?

Là-bas, chez nous, les civilisés, quand le malheur frappe, nous avons un remède... le suicide.

J'enviai l'oiseau et le paysan. Ils oublieront vite, eux ! Comment passeraient-ils cette nuit, seuls, dans leurs nids déserts, sans la divine, la magnifique, la bienfaisante, la meilleure de toutes les lois de la nature, — la sage loi de l'Oubli ?

(Traduit par Paul Cazin)